

pas rancune, vous voyez qu'au besoin je puis servir à quelque chose.

— Allons ! vous êtes un garçon d'esprit, ami Clair-de-Lune. Voici ma main, ne parlons plus du passé. Seulement, plus de cachotteries à l'avenir, n'est-ce pas ?

— Oh ! c'est fini à tout jamais, monsieur le comte.

Et il serra respectueusement la main que lui tendait Olivier.

(A CONTINUER).

Commencé le 1er Janvier 1881 — (No. 54.)

LA DAME DE PIQUE

OU

LE NIHILISME EN RUSSIE.

CHAPITRE XIII

LE 14 AVRIL

— Tu as bien de l'esprit, au contraire, fit Fœdora en l'embrassant sur les deux joues.

La paysanne sortit.

Le temps était vif mais pas froid, le ciel pur annonçait une belle journée, la nourrice s'en allait doucement la tête couverte de son mouchoir de soie noire serré autour du front, les mains croisées sous sa « doucha greika » ou veste tnyautéo en gros drap, et ne les sortant que pour se signer dévotement en faisant force signes de croix devant chaque église.

En passant devant celle de Saint-Isaac, qui s'élève sur la place de l'Amirauté, entre le sénat et le palais d'hiver, résidence habituelle du Tzar, elle entra prier pour sa chère malade et aussi pour le petit Père, le batiouchka, dont la vie était menacée avait dit saint Alexandre. C'était quelques minutes de retard, mais pour la pieuse Russe, le temps passé à parler à Dieu n'est pas un temps perdu.

Ce fut en effet à cette circonstance bien futile, au yeux de ceux qui nient l'intervention de la Providence, que la Russie dut la conservation de son Empereur.

La prière de la paysanne faite, elle alla porter sa lettre qu'elle jeta dans la boîte.

— Que mets-tu là, demanda un agent qui l'avait vue glisser son papier dans la fente.

— Une lettre pour Piotre, mon fils, qui demeure à Atrada.

— Imbécile, fit-il en riant, tu crois donc que ton Piotre est chef de la 3^{me} section.

— Oh non ! répondit-elle, il est comme moi, paysan de la terre de Fœdora Mikailovna.

— La comtesse Fœdora Kourdoukof ?

— Elle même.

— Pauvre jeune femme, on la dit bien malade.

— Ah ! oui, bien malade, c'est moi qui la veille.

— Elle a eu bien du malheur.

— Ne m'en parle pas, frère, répondis la nourrice en passant sa manche sur ses yeux.

Il aurait voulu l'interroger davantage, mais un violent coup de sonnette le rappela.

Tatiana reprit son chemin.

Elle marchait toujours lentement depuis quelques instant, ne pensant qu'à sa chère âme qu'elle allait satisfaire en lui disant qu'elle avait trouvé son vin de bouleau, lorsque par mégarde elle

heurta de sa main pendante, qu'elle balançait en rêvant, un objet dur gonflant la poche d'un promeneur arrêté devant une vitrine.

Le coup d'œil féroco qu'il lança, en se retournant brusquement la fit frissonner, mais il ne lui adressa pas la parole et elle se hâtait afin de s'éloigner quand, à trente pas d'elle tout au plus et venant de son côté dans la rue déserte en ce moment, elle aperçut sur le trottoir opposé, l'Empereur en manteau et casquette militaire qui, tournant le coin de l'hôtel de l'Etat-Major, entra sur la place de l'Amirauté, à côté du pont des Chantres, presque en face du palais occupé par le prince Gortchakof.

Facilement reconnaissable à sa haute taille et à la majesté empreinte de bonté de sa physionomie, Alexandre II achevait en ce moment sa promenade habituelle.

Troublée à la vue du batiouchka, la paysanne s'arrêtait pour le saluer au passage, quand elle faillit être renversée par le promeneur aux cheveux d'un blond fade et portant, lui aussi, une casquette militaire avec cocarde, qui la heurtant brusquement s'arrêta tout à coup, au moment où il croisait l'Empereur, porta vivement la main à sa poche et, en tirant un revolver, fit feu deux fois sur Sa Majesté.

Si imprévue qu'eût été cette sauvage agression, Alexandre II voyant tourner l'arme contre lui avait fait un mouvement de côté et marchait résolument sur l'assassin.

Mais déjà celui-ci n'était plus maître de ses mouvements : n'écoulant que son dévouement et son courage, la vieille paysanne avait saisi aux cheveux le scélérat et s'efforçait de le renverser.

Lui furieux, les yeux hagards, l'écume à la bouche, les mâchoires ouvertes, cherchait à s'en débarrasser. Une cruelle morsure qu'il lui fit à la main obligea le scélérat à lâcher prise; alors se retournant contre le gardien de l'Etat-Major qui accourait au secours du Tzar, il fit feu une troisième, puis une quatrième fois. Quatre grenadiers de la garde qui passaient par hasard se jetèrent sur lui et le reversèrent au moment où il tirait son cinquième coup dont la balle se perdit en l'air.

Alors, se voyant réduit à l'impuissance, le farouche nihiliste porta la main sous son bras pour en retirer le poison dont il avala une forte dose.

Ceux qui le maintenaient l'empêchèrent d'en absorber une plus grande quantité, puis l'entraînèrent à la préfecture de police où de l'eau chaude qu'on le contraignit à boire lui fit vomir l'arsenic qu'il avait déjà pris et dont on trouva plusieurs capsules collées sous ses bras.

Tatiana aurait bien voulu se dégager de la foule qui accourait déjà de tous les environs, mais on l'obligea à entrer dans la salle de la police pour y recevoir les soins que nécessitait sa blessure, et déposer ce qu'elle savait au sujet de l'assassin.

Elle n'y demeura pas longtemps, traversa à grand peine les flots de peuple qui, réunis devant le palais d'hiver, acclamaient l'Empereur, et se jetant dans un traîneau, se fit conduire droit au quai Anglais.

Assise près de la fenêtre donnant sur la Néva, la Sibérienne voyait depuis quelques minutes passer au triple galop des ordonnances se dirigeant dans toutes les directions et, inquiète, partagée entre la crainte et l'espérance, car elle ne connaissait pas encore l'événement qui venait d'avoir lieu, elle avait envoyé Vania et Grégori s'informer de ce qui se passait.

Aucun d'entre ses délégués n'était encore rentré quand la porte s'ouvrit devant la vieille nourrice.

— En bien ! fit Nadiège, incapable de se maîtriser, qu'est-il arrivé ?